

A UNE JEUNE FILLE

Qu'il est doux et beau le jeune âge,
Où l'âme garde sa candeur,
Où, ne redoutant nul orage,
On ne connaît que le bonheur !

Hélas ! comme les fraîches roses,
Comme les parfums du printemps,
Comme toutes les belles choses,
L'enfance dure peu longtemps.

Mais, quoi qu'après ces temps d'aurore,
Tu verras ton ciel se ternir,
Jouis du matin, chante encore,
Et, joyeuse, attends l'avenir.

ALBERT FERLAND.

Montréal, 1 Novembre 1890.

LES BIENFAITS DE LA TEMPÉRANCE.

(Pour le SAMEDI.)

Le colonel Harvey Bowers promet à sa femme qu'il ne prendrait plus jamais une goutte de boisson enivrante.

—Marie, lui dit-il, tu peux me compter, dès aujourd'hui, au nombre de tes connaissances les plus sobres.

—Harvey, tu m'as déjà fait tant de promesses !

—Oui, chère, je le sais.

—Et tu ne les tiens jamais.

—Cela, ce n'est que trop vrai, chérie ; mais je le ferai à l'avenir.

—Combien de fois m'as-tu fait de pareilles promesses ?

—Ne parlons pas de cela. J'en suis venu à la conclusion qu'à moins qu'un homme ne s'amende, il est fini.

—Eh bien ! colonel, je vais te donner une dernière chance.

—Là, tu parles comme une brave petite femme ! Je ne demande qu'à être mis à l'épreuve.

Le lendemain, le colonel rencontra, par le plus pur des hasards, une ancienne connaissance.

Les deux amis, après force poignées de mains et d'accolades, entrèrent dans l'auberge la plus proche. Le colonel demanda un verre de seltzer. Son ami le regarda avec le plus profond étonnement.

—Je ne bois plus, s'excusa le colonel.

—Tonnerre de Brest, est-ce bien vrai, cela ?

—Oui.

—Depuis quand donc ?

—Je ne bois plus depuis plusieurs jours.

—Qu'as-tu donc ?

—Rien, sinon que j'ai promis à ma femme que je ne boirais pas davantage.

—Ça, c'est parfait ; mais tu n'es pas si bête que cela, j'espère.

—Ce n'est pas de la bêtise, mon bon ; tout a une fin.

—Comment, juste au moment où tu me rencontres ? Prends donc quelque chose.

—Je ne tiens pas à boire du seltzer, j'en conviens. Donne-moi un verre de *ginger-ale*.

—Oh ! là, là ! colonel, ne fais donc pas les choses à moitié.

—Soit, donne-moi un verre de whiskey, dit le colonel.

Quelques minutes plus tard, l'ami dit encore :

—Ne prendras-tu pas quelque autre chose, colonel ?

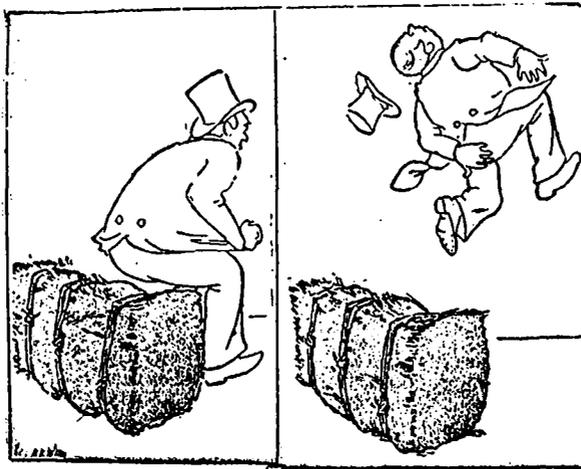
—Non, assurément, je te remercie.

—Est-ce qu'un autre verre de whiskey te dérangerait ?

—Par exemple ! Mais je n'en veux plus.

—Oh ! sapristi, prenons-en un tout de même.

Trouver une aiguille dans un voyage de foin



I
C'est pas plus difficile que cela.

—Si tu insistes ; mais seulement pour te faire plaisir.

Ils se saluèrent verres en main.

Au bout d'une dizaine de minutes, le colonel reprit :

—Essayons-en encore un. Crois-tu le pouvoir ?

—Si je le puis ! et le colonel rit aux éclats.

Ils en prirent un autre et ne s'en portèrent pas plus mal.

—Mon cher, reprit le colonel, sais-tu que quelques verres de whiskey font de moi un autre homme ? Ma mémoire est bien meilleure, et mon esprit plus délié. Lorsque j'ai pris quelques verres de boisson, je puis réciter maints morceaux de poésie, et des fragments de discours depuis longtemps oubliés.

—Ho ! garçon, servez-nous.

Ils trinquèrent de nouveau.

—J'avais promis à ma femme que je ne boirais pas davantage, dit le colonel.

—Mais, mon bon, répondit son ami, tu tiens ta promesse, tu ne bois pas davantage, tu bois du whiskey.

—Quelle bonne plaisanterie, s'écria le colonel. *Je ne bois pas davantage !* Après cela, tu devrais publier un journal humoristique.

—Oui, et j'aurais du succès, je te prie bien de le croire.

—Oh ! je te crois. Dis donc, lorsque je retournerai à la maison, ma femme ne s'apercevra de rien.

—Bien sûr que non... Supposons que nous y goûtions de nouveau.

Ils vidèrent leurs verres.

—Je ne m'explique pas comment certaines personnes font pour tant boire, dit le colonel. Je ne pourrais pas le faire, assurément. Je ne comprends pas plus pourquoi elles veulent ruiner leur santé. A propos, qu'est-ce donc que le gouverneur de la Caroline du Nord disait un jour au...

—Bravo, bravissimo ! applaudit l'ami. En voilà une bonne. Encore un peu du même, s'il vous plaît ; et lorsque les verres furent remplis, il ajouta :

—A notre prochaine rencontre !

—Et surtout qu'elle ne se fasse pas trop attendre, lui répondit le colonel.

Ils s'appuyèrent alors sur le comptoir et rirent longuement.

Comme le colonel s'en allait dîner, il se disait :

—Jamais je n'ai été plus sobre ; je crois que, Dieu me pardonne, je suis plus sobre qu'avant d'avoir bu.

Le dîner n'était pas tout-à-fait prêt. La femme

du colonel posait un tapis. Il s'offrit de l'aider. Elle lui jeta un regard où perçait bien des soupçons. Sa sensibilité en fut blessée. Il se mit à genoux et commença à enfoncer des braquettes.

Peu de temps après, sa femme, en essayant de se lever, poussa un cri déchirant.—Il avait réussi à clouer ses jupons au plancher.—Alors, il se mit à sangloter. C'était en vain qu'il essayait d'être homme ; tout le monde travaillait contre lui. Il s'en irait et ne reviendrait plus jamais. Sa femme l'embrassa et le combla de caresses ; il n'en sanglota que plus fort.

Le colonel, comme tant d'autres, est une brute.

UNE POINTE

Lui.—La cigarette vous incommode-t-elle ?

Elle.—Non, mais il n'en est pas de même des gens qui les fument.

LES ROLES INTERVERTIS

Mme Tangle.—Notre cuisinière est d'une importance telle que je me demande souvent laquelle de nous deux est la maîtresse ici. Je n'en suis sûre qu'à la fin du mois.

M. Tangle.—Comment cela ?

Mme Tangle.—Lorsque je lui paie ses gages.

COUP DOUBLE

Le mari (lisant son journal à l'article des mariages).—Mariés.—Blanche de Smyth à Walter Wellington Jones. Que d'anciens souvenirs cela rappelle ?

La femme (rougissant).—Je ne soupçonnais pas que tu avais eu connaissance de mon engagement avec Walter.

Le mari (souriant).—Je faisais simplement allusion à mon engagement avec Blanche.

LE PRISME DE LA LUNE DE MIEL

Ma chère,
Ma toute chère ;
Ma précieuse et bien-aimée ;
Ma toute précieuse et bien-aimée petite femme ;
Ma toute précieuse et bien-aimée Caroline ;
Ma toute précieuse Caroline ;
Ma bien-aimée Caroline ;
Bien-aimée Caroline ;
Chère Caro.
Caro.

THÉÂTRE ROYAL

Grande foule, comme de coutume, cette semaine, au Théâtre-Royal. Les sœurs Vaidis donnent leurs représentations.

La soirée commence par un lever de rideau comique joué par Maggie Elsie et Will. Petrie.

L'artiste le plus remarqué et surtout le plus applaudi par les Canadiens-Français a été Eldie Giguère, un montréalais qui possède une voix de soprano suraiguë toujours surprenante. Il réussit surtout dans les tyroliennes. Sa présence sur la scène, où il a tant de succès, a attiré beaucoup de Canadiens-Français au Royal. M. Giguère est un artiste remarquable qui possède une voix superbe. Il s'est fait une belle réputation aux États-Unis où il est le favori des théâtres. Ici, au Royal, il a été applaudi à outrance, et il le mérite bien.

Lundi soir on lui a présenté un magnifique bouquet et il a dû revenir plusieurs fois en scène pour obéir aux rappels réitérés de l'auditoire.

D'ailleurs les sœurs Vaidis et les frères Braatz seuls sont dignes d'attirer une foule considérable tous les soirs. Il faut profiter des séances qui restent : la matinée samedi et la soirée. La semaine prochaine une nouvelle pièce sera jouée au Théâtre-Royal, sous le titre *Dear Irish Boy*, les journaux américains en font de grands éloges.